TRAITEMENT HÉROIQUE ! USER AVEC LA LANGUE, OU *LANGUE-SAIGNEMENT* ROUSSEL

Deuxième partie

JACQUES LACAN, POETE ASSEZ ROUSSELLIEN.

...je ne suis appréhendable que dans mes cachotteries !
Jacques Lacan, *...ou pire*,
séminaire du 8 mars 1972

Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation, et c'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique, à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas *poâte* je ne ne suis pas *poâtassé.*
Jacques Lacan, *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile à mourre*,
séminaire du 17 mai 1977

Ce n'est pas d'hier que l'œuvre de Roussel appelle la formalisation. Robert de Montesquiou, le premier, invoque, dans une étude sur Raymond Roussel, la précision mathématique à propos d'*Impressions d'Afrique*. Roussel lui-même ne manque pas de reprendre dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres* l'expression du même Robert de Montesquiou parlant d'équations de faits à propos du procédé :

> C'était d'ailleurs le propre du procédé de faire surgir des sortes *d'équations de faits* (suivant une expression employée par Robert de Montesquiou dans une étude sur mes livres) qu'il s'agissait de résoudre logiquement *[Roussel ajoute]* (On a fait beaucoup de jeu de mots sur *Locus Solus ; Loufocus Solus, Cocus Solus, Blocus Solus ou les bâtons dans les Ruhrs, Lacus Salus* (à propos du Lac Salé de Pierre Benoit), *Locus Coolus* (à propos d'une pièce de Romain Coolus), *Gugus Solus, Locus Saoulus*, etc. Il y en a un qui manque et qui, il me semble, méritait d'être fait c'est *Logicus Solus*...[1]

Logicus Solus méritait assurément d'être fait.

Georges Pérec et Harry Mathews pointent magistralement cette dimension scientifique chez Roussel dans un article intitulé « Roussel et Venise », qui fait partie de cet ouvrage parodiant la science qu'est *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*[2] Fait remarquable, ils attrapent la structure des textes de Roussel en poussant leur sérieuse parodie jusqu'à construire l'ébauche d'un manuscrit de Roussel retrouvé, évidemment, dans la reliure d'un livre précieux *La tragédie du Doge Partibon*, imprimeur Quarli, Venise 1532, dont le sujet se trouve, oh surprise, en harmonie avec le manuscrit !

[1] Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certain de mes livres*, Paris, 10/18, Union Générale d'Éditions, 1977, pp. 23, 24.
[2] Georges Pérec et Harry Mathews, « Roussel et Venise », *in* Georges Pérec, *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*, Paris, Seuil, 1991.

À force de sillonner les textes de Roussel, à force de m'y perdre sans plus savoir où en était l'envers et où en était l'endroit c'est, à partir d'un certain nombre de tours, la figure de Mœbius qui s'est imposée pour essayer de rendre compte de leur structure. Au fil de mes parcours s'est évoqué à moi toute une gamme de surfaces unilatères, construites sur une ou deux bandes de mœbius (comme respectivement le cross-capp ou la bouteille de Klein), ou construites sur des bandes de mœbius à une ou à trois demi-torsions, (comme respectivement le cross-capp et la bouteille de Klein d'une part ou la surface de Boy et le vase d'Ouslam d'autre part). J'y ai été d'autant plus invité que toute la lecture de Michel Foucault dans son *Raymond Roussel* dessine aussi ces figures. J'ai souligné comment celui-ci, dans sa tentative de dégager la matrice des textes de Roussel témoigne y avoir été pris. Il le fait tout d'abord par le style de ses phrases extrêmement longues et contournées qui n'en finissent pas de s'enrouler sur elle-mêmes. Mais Foucault fait également valoir l'aspect mœbien de l'œuvre de Roussel, quand il écrit, par exemple, à propos des machines rousselliennes, que « *le récit répète la machine qui répète le récit* »[3], ou quand, après avoir dit que les machines de Roussel sont identifiables au procédé, il ajoute :

> Fabriquées à partir du langage, les machines sont cette fabrication en acte ; elles sont leur propre naissance répétée en elles-mêmes ; entre leurs tubes, leurs bras, leurs roues dentées, leurs système de métal, l'écheveau de leurs fils, elles emboîtent le procédé dans lequel elles sont emboîtées.[4]

Dans un autre passage, déjà cité, c'est jusqu'à la vie de Roussel qu'il vient, lui aussi, à présenter « *à la fois comme enveloppée et enveloppante* » par rapport au procédé. Si Foucault n'invoque pas explicitement Mœbius, tout dans son style, ses métaphores, ses développements l'appelle. Comme il convoque par ailleurs la métaphore de la matrice — il dit chercher « *la matrice générale qui pourrait rendre compte des textes sans procédés et des textes avec procédés* » — ce serait donc une bouteille de Klein qui à ses yeux engendrerait le texte de Roussel. Qu'évoque en effet une matrice mœbienne, si ce n'est une bouteille de Klein ? Pour qui s'est plongé, et donc perdu, dans Roussel, ses textes semblent bien nés d'une telle matrice, dont l'intérieur est aussi l'extérieur et qui confond l'enveloppant et l'enveloppé. Il me faut également dire qu'à côté des surfaces unilatères, se sont évoqués à moi bien d'autres objets pour rendre compte du mode de composition de cette œuvre[5], aucun ne m'a pourtant donné ce sentiment d'adéquation que ces surfaces.

[3] Michel Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1986, p. 70.

[4] *Ibid.* p. 85.

[5] Si le lecteur est sensible à l'homologie de structure entre le procédé, au niveau local, et la composition d'ensemble du texte, la référence aux fractales peut lui venir à l'esprit. Dans les années 60 le mathématicien Benoît Mandelbrot s'est intéressé à des phénomènes en apparence irréguliers, tel les fréquences de mots en linguistique, les fluctuations du marché des changes, le niveau du Nil, etc., pour s'apercevoir qu'il s'en dégageait une structure géométrique ; il l'appellera fractale en 75. On décrit aujourd'hui un nombre toujours croissant d'objets d'apparences chaotiques à l'aide des fractales, de la structure du choux fleur à un paysage lunaire en passant par la surface d'une protéine, par la description d'une couche nuageuse ou encore par celle d'une boule de papier froissé. On peut par exemple parler de la géométrie fractale de n'importe quel littoral. Toutes cartes côtières présentent une distribution semblable de baies et de caps, quelle que soit l'échelle considérée. Chaque baie a ses baies et ses caps, et ceux-ci de même, jusqu'à l'espace entre deux rochers sur la plage voire jusqu'aux indentations d'une seule pierre. Une des caractéristiques des objets fractals est leur auto-similarité. On pourrait peut-être envisager la structure de l'œuvre de Roussel sous cet angle. Du renversement permis par le procédé sur chaque mot, au renversement similaire supportant la composition d'ensemble du texte, en passant par celui de la construction de chaque récit localement généré par le procédé on trouve bien cette reduplication du même.

Si ce même lecteur se trouve plus fasciné par une composition qui interdit à l'extrême, comme avec *Nouvelles Impressions d'Afrique*, que l'on touche au moindre élément du texte sans le déconstruire et c'est cette caractéristique du nœud borroméen de ne pouvoir libérer aucun rond sans libérer tous les autres, qui s'imposera. Lacan, parlant de Joyce, dans la séance du 11 mai 76 du séminaire *Le Sinthome* (inédit), aura pu mettre ce lecteur sur la piste de cette métaphore :

Cependant l'espoir de ramener la structure des textes de Roussel à cette topologie mœbienne s'est révélé infructueux.

Notre difficulté avec les textes de Roussel tient fondamentalement à ce que nous sommes faits de la même étoffe que ce dont nous cherchons à dégager la structure. Nous y sommes inévitablement empêtrés parce que ce que nous cherchons à en extraire est précisément ce dont nous sommes pétris. Roussel nous porte au cœur de la langue. Foucault, dans son approche, tourne jusqu'au vertige autour de ce point. Quand il dit explicitement, et en le soulignant dans son texte par des italiques, que « *les machines de Roussel sont identifiables au procédé* »[6], et qu'il précise ensuite que ces mêmes machines fabriquées à partir du langage, sont cette fabrication en acte, qu'elles emboîtent le procédé dans lequel elles sont emboîtées, il faut entendre à quel point il cherche à suivre le mouvement par lequel Roussel manie la pâte qui nous constitue. Si le procédé et les machines rousselliennes sont identifiables, en tant que constituées de langage et fabrication en acte de ce langage, comme Foucault le dit, il n'est pas étonnant qu'à suivre ce mouvement de fabrication nous soyons saisis d'un étrange vertige, puisque nous nous renversons ainsi dans ce dont nous sommes nous-mêmes fabriqués.

Ainsi, à chercher à dégager la structure de textes de Roussel, la question finit par se poser de savoir s'il ne faut pas plutôt se contenter de les suivre aveuglément, avec style comme l'a fait Foucault ou, exemple après exemple, comme j'ai l'ai fait dans la première partie de cet article, ou encore à la manière parodique et sérieuse de Georges Pérec et de Harry Mathews ? Ma démarche à la suite de Roussel m'a amené à m'apercevoir que je répétais sans cesse le même pas, qu'il nous introduisait toujours au même mouvement, à la même opération. Des textes à procédé (de « Parmi les noirs » à *Locus Solus*), aux textes dits hors procédé (de *Nouvelles Impressions d'Afrique*, unique texte à parenthèse, à *La Vue*, comme exemple de texte descriptif) c'est toujours et encore le procédé qui mène la danse. Omniprésent procédé, dont chacun peut vérifier que c'est d'abord dans l'espace de l'équivoque de la langue qu'il se développe matériellement. Au niveau le plus local du texte, celui du procédé, il ouvre l'équivoque espace entre deux mots, et donne du jeu pour ce renversement caractéristique de l'ensemble de sa composition, dont Œdipe jouant Œdipe entendu par Œdipe est des exemples les plus magistraux.

> Grâce à Joyce, nous touchons à quelque chose à quoi je n'avais pas songé tout de suite, mais ça m'est venu avec le temps, de considérer le texte de Joyce, la façon dont s'est fait. C'est fait tout à fait comme un nœud borroméen, et ce qui me frappe, c'est qu'il n'y avait qu'à lui que ça échappait.

À filer cette métaphore il faut reconnaître que Roussel en imposerait à Joyce. Difficile, en effet, de construire un texte plus borroméennement que *Nouvelles Impressions d'Afrique,* où l'on ne peut toucher, ni à un vers, ni à une image, ni même à un élément de la reliure sans déconstruire l'ensemble de l'ouvrage.

Si le lecteur a suivi Lacan suivant Joyce toujours dans la séance du *Sinthome* du 11 mai 1976, c'est toujours le nœud qui sera appelé, mais cette fois dans le rapport des petits ronds mis à plat à la surface qu'ils encadrent. Ce jour-là il dit :

> ...l'encadrement, à propos du texte de Joyce, a toujours, au minimum, avec ce qu'il est censé raconter, comme rapport à une image *[l'image dont Lacan vient de parler est celle de la ville de Cork encadré par cork, du liège]* a toujours un rapport d'homonymie, et que chacun des chapitres d'*Ulysse* se veuille être supporté d'un certain mode d'encadrement qui dans l'occasion et appelé dialectique, par exemple, ou rhétorique, ou théologie, c'est bien ce qui est pour lui lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte. Et alors, ceci, bien sûr, n'est pas sans évoquer mes petits ronds qui, eux aussi, sont le support de quelque encadrement.

Lacan fait ici référence à l'épisode où Joyce interviewé par un journaliste, répond, à propos de l'image de la ville de Cork encadrée par cork (du liège) qui se trouve accrochée à un de ses murs, que c'est cork. Cork encadré par du cork, c'est CORK, point. Nous ne sommes pas loin d'Œdipe jouant Œdipe entendu par Œdipe.

[6] Michel Foucault, *Raymond Roussel, op. cit.,* p. 75.

Si ce n'est alors certainement pas faire totalement fausse route que de chercher du côté de Mœbius la structure qui rende compte d'Œdipe jouant Œdipe entendu par Œdipe, il apparaît que rien n'en rend mieux compte que le texte de Roussel lui-même. C'est en tous cas à suivre le fil du procédé de Roussel, que j'ai été amené à repérer, à la pointe de l'enseignement de Lacan, un mathème, que j'ai appellé roussellien parce qu'il se donne au sein de la langue même. Mais Lacan s'est révélé roussellien bien avant ce temps ultime.

LACAN ET LE FAMEUX QUARLI

Il semble bien que Lacan, grand bibliophile, ait eu entre les mains le fameux quatrième exemplaire de la *Tragoedia Ducis Partinobis*, Venise, Andrea Quarli, 1532, accompagné des cinq feuillets manuscrits de Roussel insérés dans la reliure. On sait d'après Georges Pérec et Harry Mathews que cet exemplaire avait été acquis à Paris, en 1936, par M. Arnold Flexner au cours d'une vente où il figurait avec le descriptif suivant : tragédie vénitienne en vers du XVIème siècle retraçant l'histoire d'un des premiers doges de la « *Città nobilissima et singolare* ». Ils se trompent en revanche quand ils affirment que cet exemplaire a ensuite été légué par Mme Rosamond Flexner à la bibliothèque de la Fichtwinder University. On sait aujourd'hui qu'il a été acquis, au début de 1937, par J. B. Brunius qui se trouve, extraordinaire hasard, être tout à la fois un ami de Sylvia Bataille et le premier à s'être intéressé de très près à *Nouvelles Impressions d'Afrique* ! Jean Ferry[7], François Caradec [8] , Laurent Busine[9] font tous les trois référence à l'article publié en 1937 par J. B. Brunius, à propos duquel Laurent Busine écrit même : « *J. B. Brunius, en 1937, a cerné admirablement le problème dans une étude où il explique les raisons pour lesquelles il ne faut pas couper les feuillets reliés entre eux par le haut.* [10]» Cette affirmation est exagérée, J. B. Brunius n'en a eu que l'intuition. D'autre part, Sylvia Bataille avait connu J. B. Brunius au début des années 30 au sein du groupe Octobre dominé par les frères Prévert, et on sait par Élisabeth Roudinesco[11] qu'elle a rencontré Lacan pour la première fois en 1934[12], avant de devenir sa maîtresse puis sa femme. Je fais l'hypothèse que c'est par elle que Lacan a pu avoir entre les mains le fameux Quarli, et qu'il a eu accès à l'article de J. B. Brunius sur *Nouvelles Impressions d'Afrique*.

LA GIFLE ET LA LETTRE VOLÉE.

Si Lacan n'a jamais parlé de ce Quarli, on trouve vingt après ce tout premier contact avec l'œuvre de Roussel, via J. B. Brunius et Sylvia Bataille, une référence incontestable à Roussel dans les *Écrits*. Dans la communication faite devant la société française de philosophie du 23 février 1957, intitulée : « La psychanalyse et son enseignement », Lacan souligne que les scénarios de Roussel avec leurs personnages de Comedia dell'arte (non caractérisés par leur psychologie réelle précise-t-il) mettent l'accent sur l'effet d'un écho qui se répercute de génération en génération et qui, dans une de ces générations, à un moment, va déterminer le destin d'un sujet. L'exemple qu'il prend est celui d'une gifle qui a d'abord bien été donnée dans un débordement passionnel, et dont la

[7] Jean Ferry, *Une étude sur Raymond Roussel*, Paris, Arcanes, 1953, p. 154.

[8] François Caradec, « La machine à imprimer Roussel ou l'impression des Impressions », *Revue Bizarre* N°34-35, Paris, 1964, p. 60.

[9] Laurent Busine, *Raymond Roussel Comtemplator enim*, Bruxelles, Ed. La Lettre volée, 1995, p. 25.

[10] *Ibid*., p. 25.

[11] *Cf.* Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan*, Fayard, Paris, 1993, pp. 174 à 180.

[12] *Ibid.*, p. 190.

mémoire a été gardée au travers de plusieurs générations pour déterminer finalement le destin d'un sujet qui tel un pantin se voit par cette gifle animé. Voilà la phrase dans son intégralité :

> C'est ainsi qu'une gifle, — à se reproduire à travers plusieurs générations, violence passionnelle d'abord, puis de plus en plus énigmatique en se répétant dans des scénarios compulsifs dont elle semble plutôt déterminer la construction à la façon d'une histoire de Raymond Roussel, jusqu'à n'être plus que l'impulsion ponctuant de sa syncope une méfiance du sexe quasi paranoïaque, — nous en dira plus long, de s'insérer comme signifiant dans un contexte où un œil appliqué à une chatière, des personnages moins caractérisés par leur psychologie réelle que par des profils comparables à ceux de Tartaglia ou de Pantalon dans la Comedia dell'arte, se retrouveront d'âge en âge en un canevas transformé, — pour former les figures du tarot d'où sera sorti réellement quoique à son insu pour le sujet, les choix, décisifs pour sa destinée, d'objets dés lors chargés pour lui des plus déroutantes valences.[13]

Cette citation méritait d'être reproduite *in extenso* puisqu'*elle est absolument la seule référence explicite que Lacan fasse à Roussel*, alors même que, nous allons le voir, il se montre si roussellien. On peut constater à quel point il l'est déjà à cette époque, puisqu'il retient d'un récit de Roussel un point très similaire à ce qu'il fait valoir dans son séminaire si essentiel sur « La Lettre volée », où, à partir du conte d'Edgar Poe, il montre comment le trajet d'une lettre décide du destin des individus. Si le conte de Poe est plus exemplaire du trajet d'une lettre, et cette façon dont elle détermine en chacune de ces étapes les comportements des personnages du conte, les récits de Roussel soulignent, quant à eux, plus nettement le rôle de pantin auquel le fait d'en être épinglé les contraint. C'est le point que Lacan retient en parlant du caractère énigmatique et compulsifs des scénarios, mettant en scène des personnages non caractérisés par leur psychologie réelle, des personnage de Comedia dell'arte, des pantins en somme, dont nous avons vu que cela peut aller jusqu'à être des cadavres reproduisant les gestes de leur vie les plus importants dans leur destin.

LA LEÇON ROUSSELLIENNE DE L'INTIMITÉ SUBSTANTIELLE

Structure roussellienne des Écrits.

Si Lacan est ouvertement roussellien dès les années 1955/1957, il l'est plus encore en 1966. J'en veux pour preuve que ces questions du circuit symbolique d'une lettre, en tant qu'elle dicte le destin d'un sujet [14], qui était au centre de ses préoccupations au moment du « Séminaire sur "La Lettre volée" » (1955), sont toujours suffisamment décisives pour qu'au moment de la publication de ses *Écrits* (1966) il choisisse de les introduire précisément par ce séminaire, et surtout... qu'il construise le volume appelé *Écrits* d'une façon roussellienne.

Pour la présentation de ses *Écrits* Lacan a adopté de 1936 à 1966 l'ordre chronologique, même si cette chronologie est un petit peu chahutée à certains endroits. Ainsi un texte daté du 9 mai 1958 comme « La signification du phallus » est il inséré après « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » daté du 10-13 juillet 1958, et il est même inséré après la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » que Lacan date explicitement de sa rédaction définitive, soit Pâques 1960. La chronologie est aussi scandée par les insertions, préfaçant ou postfaçant un texte, parfois assez longues comme « D'un syllabaire après coup » (pp. 717 à 724), qui sont toutes de 1966.

[13] Jacques Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », Écrits, Seuil, Paris, 1966, p. 448.

[14] Notons « *...l'état d'aveuglement imbécile, où l'homme est vis-à-vis des lettres de muraille qui dictent son destin.* » *Écrits, op. cit.* p. 40, où Lacan fait référence au fameux *Mené Mené Téquel ou-Parsin* du livre de Daniel si important pour Roussel.

Mais la chronologie prime pour la présentation de ces textes, sauf pour l'un d'entre eux, le « Séminaire sur "La Lettre volée" », qui en est très nettement détaché, puisqu'il ouvre le recueil, alors qu'il date de 1956 [15]. Lacan attire, à plusieurs reprises, l'attention sur ce point. En premier lieu, dès la page d'ouverture des *Écrits*, mais également, par exemple, dans la séance du 12 mai 1971 de son séminaire intitulé *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (inédit), celle où il prononce « Lituraterre », et où il dit : « *Il est pourtant frappant que ce recueil de mes Écrits, je l'ai ouvert d'un article que j'isole en l'extrayant de sa chronologie, la chronologie y fait règle…*». C'est une évidence en forme de pléonasme que de faire remarquer combien ce choix de mettre ce « Séminaire sur "La Lettre volée" » en ouverture, situe la suite des *Écrits,* justement dans la suite de ce texte. Mais les mouvements auxquels la lecture de Roussel contraignent, permettent de s'apercevoir que cette place du « Séminaire sur "La Lettre volée" » ne le fait pas seulement fonctionner comme ouverture, mais qu'elle structure de façon beaucoup plus forte l'ensemble du recueil. Pour le saisir il faut d'abord rappeler que le « Séminaire sur "La Lettre volée" », est suivi dans les *Écrits,* de son introduction (ce qui n'est déjà pas habituel), dans laquelle s'ouvre une texte intitulée « Parenthèse des parenthèses ». Ainsi, ce n'est pas le « Séminaire sur "La Lettre volée" » lui-même qui va donner sa structure au recueil *Écrits*, mais la « Parenthèse des parenthèses ».

Il est difficile, dans le cadre de ce travail, de rentrer très avant dans ce dont il est question dans cette « Parenthèse des parenthèses », il faut la lire, elle et ce dans quoi elle s'insère,[16]. Elle porte sur la structure parenthétique d'une chaîne de lettres, dites chaîne L, et sur son adéquation à réécrire terme à terme le schéma L[17]. Cette chaîne L est elle-même issue d'une suite de trois réécritures successives à partir d'une première série de signes + et - tirées au hasard. Du fait des réécritures successives on voit se dégager une détermination symbolique. La chaîne L se trouve rigoureusement ordonnée, il y a des possibilités et des impossibilités de succession entre les lettres qui la constitue. Il m'importe surtout de souligner ici que dans la « Parenthèse des parenthèses » Lacan fait remarquer que la chaîne L peut s'écrire sous une forme parenthétique, et plus exactement sous la forme d'une parenthèse redoublée, dite parenthèse des parenthèses (dite encore guillemets par Lacan). Cette parenthèse des parenthèses peut s'écrire de la façon suivante :

$$...1111\ \ [10\ ....\ (00.....0)\ \ 0101....\ 0\ \ (00...0)\ ...01\ ]\ 111111\ ....\ (1010\ ....\ 1)\ 111....$$

Lacan va donner à son recueil *Écrits* une structure homologue, dans sa forme, à ce dont il est question au centre même de son « Séminaire sur "La Lettre volée" », soit donc cette « Parenthèse des parenthèses ». En situant celle-ci en parenthèse dans son « Introduction », elle-même en parenthèse dans son « Séminaire sur "La Lettre volée" » il situe du même coup sa « Parenthèse des parenthèses » effectivement comme parenthèse de parenthèse, et il situe, toujours du même coup, le « Séminaire sur "La Lettre volée" » et toute la suite des *Écrits* dans le même hors parenthèse. Il faut remarquer que cette « Parenthèse des parenthèses » énonce dans son titre même la place qu'elle prend dans le recueil ainsi que ce dont elle va traiter en son fond. C'est ainsi l'insertion de la « Parenthèse des parenthèses » dans l'introduction, qui donne sa structure à l'ensemble du recueil. Cela est d'autant plus remarquable — et c'est en cela que Lacan se montre roussellien — que cette insertion dans l'introduction qui la constitue comme parenthèse de parenthèse dans le recueil, constitue celui-ci comme homéomorphe à ce dont il est question sur le

[15] À suivre la chronologie il aurait figuré entre « La chose freudienne » et « La psychanalyse et son enseignement », qui est

[16] Ce qui, sans ironie, revient à lire, on va le voir, le reste de *Écrits*. Pour arriver à lire cette « Parenthèses des parenthèses » je conseille de s'aider des lectures qu'en font Jean Allouch in *Lettre pour lettre*, Paris, Erès, 1984, pp. 254 à 269, et Jean-Michel Vappereau, *LU*, Paris, Topologie En Extension, 1998, pp.17 à 22.

[17] Donné par Lacan dans l'introduction au « Séminaire sur "La Lettre volée" », et qui situe l'S, ou L'Es Freudien comme recouvrant le champ de la Parenthèses des parenthèses, et l'A(utre) comme recouvrant l'hors champ de cette parenthèse des parenthèses.

fond dans cette « Parenthèse des parenthèses ». Homéomorphe, le terme est certainement trop fort, disons, qu'il y a une correspondance très claire entre la forme des *Écrits* et ce dont il est question dans la « Parenthèse des parenthèses ».

En résumé la structure de l'ouvrage intitulé *Écrits* peut s'écrire ainsi :

« Séminaire sur "La Lettre volée" » et "Présentation de la suite" **[**"Introduction" au « Séminaire sur "La Lettre volée" » **(**"Parenthèses des parenthèses" — note de bas de page — "Parenthèses des parenthèses"**)** "Introduction" au « Séminaire sur "La Lettre volée" »**]** Suite des *Écrits,* « Au-delà du principe de réalité », etc.[18]

Et toujours pour résumer, la "Parenthèses des parenthèses" :
— énonce par son titre ce dont elle traite quant au fond,
— s'insérant en parenthèse dans l'introduction des *Écrits* :
- elle situe l'introduction, comme parenthèse dans le « Séminaire sur "La Lettre volée" »,
- elle se situe elle-même comme parenthèse de parenthèse,
- et elle situe le « Séminaire sur "La Lettre volée" » et tous les autres textes des *Écrits* comme hors parenthèse

donnant ainsi à l'ensemble une structure en écho à ce dont elle traite.

Parti des parenthèses enchâssées de *Nouvelles Impressions d'Afrique*, puis relevant cette importance de la « Parenthèse des parenthèses » dans les *Écrits,* mon propos n'est pas du tout de dire que nous aurions affaire à la même structure parenthétique. Il s'agit certes de parenthèses enchâssées dans les deux cas mais leurs structures et l'usage qui en est fait est fort différent. Non, ce n'est pas là que Lacan se montre roussellien, mais bien par son attention donnée à la forme des *Écrits*. En insérant une partie intitulée « Parenthèse des parenthèses », où il est question sur le fond de la structure d'une parenthèse de parenthèses comme fondamentale, en parenthèse de parenthèse dans un recueil auquel elle donne ainsi une structure en écho à ce dont cette « Parenthèse des parenthèses » traite, il montre qu'il se soucie lui aussi de *l'intimité substantielle* entre le volume et ce qui le constitue [19].

À propos d'un sens donné à l'illisible

Lacan ayant assimilé la leçon de Roussel sur la nécessaire intimité substantielle entre le volume et ce qui le constitue, la répercute à tous les temps de sa démarche. Il ne se départira jamais de ce souci roussellien d'assurer un accord intime entre ce qui est dit et le mode sur lequel c'est dit, entre ce qui est avancé et la façon dont c'est avancé. Et il marche de ce pas jusqu'au point de donner à l'illisible la fonction de prendre en charge un impossible.

[18] Le « Séminaire sur "La Lettre volée" » est la leçon du 26 avril 55, elle a été rédigée en 1956. La « Présentation de la suite » qui introduit en premier lieu à l'introduction qui va suivre est datée de 1966. L'« Introduction » au « Séminaire sur "La Lettre volée" » est daté de la même époque que le séminaire, soit 55/56. La « Parenthèses des parenthèses », en position clef dans le recueil, est datée de 1966. La note de bas de page est également de 1966.

[19]Pousser plus loin cette structure roussellienne serait hasardeux. Il faut certainement se garder d'aller jusqu'à assimiler la « Parenthèse des parenthèses », comme texte, à ce qu'elle écrit comme formule, ce qui reviendrait à la situer comme S ou Es, et qui situerait tout le reste des *Ecrits* comme A !
Si c'est d'abord Roussel qui m'a rendu sensible à cette structure roussellienne des *Écrits,* il faut que je précise que Jean-Michel Vappereau y est aussi pour quelque chose. Dans *LU, op. cit.* pp. 21 et 22 il fait remarquer la correspondance qu'il y a entre la présentation surprenante de ce séminaire suivi de son introduction dans laquelle s'ouvre une parenthèse, et les trois temps qui se distinguent à chaque étape du trajet de la lettre du conte « La Lettre volée ». Je redouble en quelque sorte, avec Roussel, la thèse de Vappereau, pour dire, que la correspondance se situe également, entre ce dont il est question dans la "Parenthèse des parenthèses" et la forme d'ensemble du recueil *Écrits.*

Lacan s'exprime clairement sur cette démarche dans « Lituraterre », en nous y éclairant justement sur ce qu'il est en train de faire dans ce texte :

> On ne s'étonnera pas de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du pas dont la question se produit. En quoi pourtant peut s'affirmer ce qu'est une telle démonstration.

il le dit un tout petit peu différemment, dans la séance du 12 mai 71 de son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* où il prononce ce texte :

> N'allez pas vous étonner de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du même pas dont la question elle-même s'avance. On pourra peut-être y voir, voir s'affirmer, ce que peut-être une telle démonstration que j'appelle littéraire. Je suis toujours un peu au bord. Pourquoi cette fois ci ne pas me lancer.

Lacan exprime donc qu'il a toujours un peu marché de ce pas qui ne connaît pas d'écart entre ce qui est avancé et la façon dont il s'avance, démarche qu'il définit ici comme démonstration littéraire. On peut remarquer qu'en se demandant s'il ne devrait pas cette fois-ci se lancer, il est en retrait, non seulement par rapport à ce qu'il est en train de faire, mais aussi par rapport à la façon dont il a parlé de sa démarche à la précédente séance. En effet, dans celle-ci, il insiste déjà sur son extrême souci de produire une question en marchant du pas dont elle se produit, mais en s'expliquant, cette fois ci, à partir d'un exemple concret. Cette démarche va aller jusqu'au point, que je tiens à souligner ici, où la question qui s'avance, ayant à faire à un impossible, va le faire du pas de l'illisible pour prendre cet impossible en charge.

Dans cette séance du 17 mars 71, Lacan revient très longuement sur le *Séminaire sur « La Lettre volée* », qu'il avait, précédemment encore, dans la séance du 10 mars 71, conseillé à ses auditeurs de relire de la page 31 de ses *Écrits* à la fin, page 40. Et que souligne-t-il dans cette séance précédant « Lituraterre », à la pointe de son commentaire sur le « Séminaire sur "La lettre volée" » ? Que ce séminaire est illisible, et que… cet illisible a un sens.

> Voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit [*pp. 31 à 40 du Séminaire sur « La Lettre volée* »]. Ce que je voudrais dire, à vous, <u>c'est que cela prend sa portée de ce que c'est illisible</u> *[je souligne]*.
> C'est là le point que je vais essayer de développer. Comme beaucoup de gens me l'ont dit tout de suite : "On n'y comprend rien". Remarquez que c'est beaucoup : quelque chose auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe que l'on est affecté. Alors heureusement qu'on a rien compris, parce que l'on ne peut jamais comprendre que ce que bien sûr on a déjà dans la tête. Mais enfin il faudrait essayer d'articuler cela un peu mieux. <u>Il ne suffit pas d'écrire exprès des choses incompréhensibles, mais de voir que l'illisible a un sens</u> *[je souligne]*.

Je ne rentrerai pas dans le détail de cette séance d'un *Discours qui ne serait pas du semblant.* Je veux faire remarquer qu'après le très long commentaire sur le « Séminaire sur "La lettre volée" », qui se conclut par ces remarques sur la portée et le sens que prend ce séminaire d'être illisible, Lacan va donner la toute, toute première écriture des formules de la sexuation, non sans avoir précisé, entre son commentaire et ses écritures : «*...que la jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite* ». Le problème que Lacan pose là est donc : comment faire prendre en charge par l'écriture un point qui ne peut s'écrire ? Et sa réponse ce jour là est : par de l'illisible. Très concrètement il donne à un illisible, celui du « Séminaire sur "La lettre volée" », le soin de prendre en charge une écriture qui se présente comme impossible. En conclusion de cette séance

du 17 mars 71 il revient d'ailleurs sur le lien qu'il y a entre ce qui ne peut s'écrire et ce qui ne peut se lire :

> La question est que ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction Φ (x), à partir du moment où ceci — la fonction Φ (x) est elle-même à ne pas écrire — c'est-à-dire qu'elle est ce que j'ai dit tout à l'heure, énoncé, ce qui est le point autour duquel va tourner ce que nous reprendrons quand je vous reverrai dans deux mois *[Deux mois plus tard, c'est après le voyage au Japon, et c'est "Lituraterre"],* à savoir qu'elle est à proprement parler ce qui s'appelle illisible.

La fonction Φ (x) qui ne peut pas s'écrire, ne peut pas non plus se lire, et c'est à l'illisible qu'est ici confié le soin de la prendre en charge[20].

LE MATHEME ROUSSELLIEN DU 2 NOVEMBRE 1976...

Lacan, quand il propose comme titre de son séminaire pour l'année 76/77 : *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile a mourre*, qui translittère l'insuccès de l'*Unbewusst* c'est l'amour, était, on vient de le voir, roussellien depuis longtemps, mais, même en matière de procédé, il n'en était déjà plus à son coup d'essai. Depuis quelques années il avait avancé des formules comme : *Les non-dupes errent*/Les noms du père, *l'Étourdit*/l'étourdi/les tours dits, *RSI*/hérésie, *Le Sinthome*/le symptôme/le saint homme, et d'autres encore.

Mais avec l'invention de l'unebévue Lacan se fond véritablement dans la même opération que Roussel. Dans son intervention concluant les journées de l'École Freudienne de Paris sur *Les Mathèmes de la psychanalyse* qui ont eu lieu les 31 octobre, 1er et 2 novembre 76[21], Lacan parle de ses propres mathèmes comme « *d'imitation de mathème* ». Il est très loin de mettre en avant un mathème conquérant, il dit par exemple être « *responsable d'issues de lettres qui ressemblent fort à des mathèmes* ». Cette façon de ne pas en rajouter du côté d'une formalisation dure n'est pas nouvelle. Quand le 2 décembre 71, dans le séminaire *le Savoir du psychanalyste*, il avait introduit le terme de mathème, il avait nommé « *sorte de mathème* » les formules de ses quatre discours, produites deux années auparavant. De même à Yale en 75, il n'avait parlé de sa formule (S Abarré) que comme d'une tentative pour imiter la science.

Après ce bémol mis à l'algèbre de ses mathèmes Lacan poursuit :

> Je crois quand même qu'il y a un point — et c'est là ce que personne n'a dit — où, moi aussi, j'ai fait de vrais mathèmes *[je souligne]*. Seulement comme personne ne l'a dit, je ferai ça à la prochaine occasion puisque je reprends mon séminaire, hélas, pas plus tard que le 16 novembre.

Lacan insiste sur le fait que pendant ce congrès — dont il vient de dire qu'on a eu la bonté de l'organiser pour lui — personne n'a dit le point où il a fait de vrais mathèmes. Voilà, on en conviendra, une sortie très étonnante. Ce congrès sur les mathèmes de la psychanalyse a duré trois jours, il a rassemblé un public considérable, il y a eu trente-cinq interventions et personne n'aurait

[20]Lacan en donnant ces pistes pour le lire, en s'expliquant sur le sens qu'il donne à l'illisible juste avant de produire « Lituraterre », construit en forme de démonstration littéraire, nous indique certainement, mais cela reste à étudier, que cette question de la prise en charge de l'impossible à écrire par l'illisible d'un texte, n'est pas moins en jeu dans « Lituraterre ».

[21] Jacques Lacan, allocution de clôture des journées *Les Mathèmes de la psychanalyse*, Lettres de l'école N° 21, Paris, 1977, pp. 506 à 508.

vu le point où Lacan aurait fait de vrais mathèmes ! Dans ce congrès il a entre autres été question de Sbarré ◊ D (Claude Conté) ; du schéma L et de la chaîne L (Jean Allouch) ; des formules de la sexuation à plusieurs reprises (Jean Petitot entre autres) ; des quatre discours (Bernard This et Gérard Miller) ; etc. bref tout ce que l'algèbre lacanienne compte de lettres a été, sinon déplié, du moins évoqué. Les vrais mathèmes dont parle Lacan et qui seraient passés inaperçus, seraient-ce alors des nœuds ? Il en a certes été moins question que de tout ce qui se présente comme petites lettres, et on voit bien, à parcourir ces interventions, qu'à ce moment les nœuds sont encore une invention un peu neuve, mais Bernard This et Gérard Haddad en parlent dans leurs exposés, Philippe Julien fait un exposé « Amour du père et nœud borroméen », Jacques Rozenberg fait une intervention intitulée « La psychanalyse comme mathémation quadripartite » qui s'attaque au nœud borroméen à quatre et qui parle déjà explicitement du nœud borroméen comme d'un mathème, et il y a également un débat intitulé « Les nœuds et l'inconscient », où Lacan répond à un certain nombre de questions. Les nœuds ne sont donc pas du tout absents de ce congrès sur les mathèmes. Alors, quels sont ces vrais mathèmes dont parle Lacan ? Après une hésitation, Lacan va en produire un sur le champ. Voici comment il poursuit :

> Je me suis réservé le 16 novembre, non pas qu'il n'y ait un 9 où j'aurais pu commencer, mais parce que cette année, je me suis vraiment poussé — c'est moi qui me pousse bien sûr — dans le coin. Je veux dire que ce que j'essaie, c'est tout de même de me rendre compte si l'inconscient, c'est bien ce qu'a dit Freud. Il est certain que... je vais commencer : l'*Unbewusst* qu'il appelle ça ! Il a ramassé ça dans le cours d'un nommé Hartmann qui ne savait absolument pas ce qu'il disait, et ça l'a mordu, l'*Unbewusst.*
> Et alors, comment est-ce que je traduis ça ? Je traduis ça par une sorte d'homophonie. C'est très bizarre que je me le permette ; c'est une méthode de traduction après tout comme une autre ! Supposez que quelqu'un entende le mot *Unbewusst* répété soixante-six fois et qu'il ait ce qu'on appelle une oreille française. Si ça lui est seriné, bien sûr, pas avant, il traduira ça par *unebévue*

La lecture que je vous propose est de considérer que l'unebévue est, comme invention langagière, englobée par ce que Lacan entend, ce jour là, par de vrais mathèmes.

C'est en premier lieu le contexte général de ce congrès et la logique même du dire de Lacan dans ce passage qui m'amène à proposer cette lecture. Lacan dit qu'il a fait de vrais mathèmes mais que personne dans ce congrès ne l'a dit. Nous venons de voir que ça ne peut être ni les notations algébriques, ni les nœuds, mais Lacan, annonce qu'il fera ça à la prochaine occasion. Une lecture trop rapide pourrait faire apparaître ambiguë le démonstratif de la phrase où Lacan dit : « *moi aussi, j'ai fait de vrais mathèmes. Seulement comme personne ne l'a dit, je ferai* ça *à la prochaine occasion...* ». On pourrait entendre qu'à la prochaine occasion il dira ce que personne n'a dit, soit : qu'il a fait de vrais mathèmes, seulement comme c'est exactement ce qu'il est train de dire, il faut en conclure qu'il s'apprête bien à faire, à la prochaine occasion, ces vrais mathèmes qu'il dit justement avoir déjà fait. Cette prochaine occasion, il l'annonce pour le séminaire qu'il commence deux semaines plus tard, puis il se ravise, commence en fait son séminaire tout de suite, et lâche alors sa traduction de l'*Unbewusst* : l'unebévue.

Si l'on admet l'invention de l'unebévue comme invention d'un mathème on peut alors entrevoir que les « *vrais mathèmes* » que Lacan dit avoir fait, et que personne n'a remarqué, sont à chercher du côté des autres formules rousselliennes qu'il a déjà produites : « L'Étourdit »/l'étourdi/les tours dits ; dit-mension, dit-mention, dit-mansion, /dimension ; *Les Non-dupes errent*/Les noms du père, *RSI*/hérésie, *Le Sinthome*/le symptôme/le saint homme, etc.

Un mathème exténué...

Quelqu'un a touché du doigt ces formules langagières de Lacan comme mathèmes, même s'il ne donne pas cher de la formalisation qui y est en jeu, c'est Jean-Claude Milner[22].
Pour lui le moment d'apogée du mathème, et de ce qu'il appelle le second classicisme lacanien, sont les formules de la sexuation dans le séminaire XX. Milner lit ce séminaire, *Encore*, comme une tragédie en ce qu'il contient en germe le nœud qui est, selon lui, le facteur létal pour le mathème et celui par lequel le séminaire dans son ensemble, du premier au dernier, sera déconstruit. Dans un premier temps le nœud, écrit Milner, va donner au mathème force et confirmation, en ce qu'il montre ce qu'est le littéral, ceci du fait qu'on ne peut pas plus enlever une lettre à une formule algébrique qu'un rond à un nœud borroméen, sans détruire l'un ou l'autre. Mais très rapidement, avec le nœud, le mathème connaîtra sa fin, car, soutient Milner, si le nœud borroméen peut se présenter d'abord comme essence du littéral, le nœud ne se sera jamais entièrement littéralisé lui-même. Mon propos n'est pas de discuter l'argumentation qu'il déploie pour asseoir que le nœud n'est pas une lettre — il s'appuie essentiellement sur l'absence d'une formalisation mathématique des nœuds — mais de faire remarquer que, pour Milner, le nœud destructeur de la lettre amène Lacan à la chercher ailleurs. Le nœud, tuant le mathème, ouvre pour lui au poème, et les pas de Lacan se portent vers Joyce. Dés le séminaire *Encore*, Milner note que Lacan effectue une équivalence, au registre de la lettre, entre les deux dispositifs du mathème et du poème. Il cite Lacan insistant sur le fait que Parménide, poète, utilise des appareils de langage qui ressemblent beaucoup à l'articulation mathématique : « *alternance après succession, succession après alternance* » dit Lacan[23]. Mais c'est avec Joyce que la poématique prend le pas sur la mathématique.

> Chacun d'entre les jeux d'homophonie, dans les titres de séminaires, dans les développement écrits, dans le retour incessant à Joyce, est comme une capsule renfermant la possibilité d'une lettre venue de la seule langue *[je souligne]*, tout autre que ce que la mathématique, désormais défaillante, proposait, et pourtant chargés de fonctions exactement identiques. [24]

Milner précise :

> Les calembours homonymiques dont se tisse le propos [de Lacan] à partir des années 70 [...sont] pensables au début comme intégralement homéomorphes à la lettre mathématique, ils sont comme des mathèmes donnés par lalangue même *[je souligne]*, répondant aux mathèmes construits par un discours. [...]
> Mais il advient que la mathématique ne soit plus indubitablement littérale. L'analogie se corrompt. Alors, les homophones deviennent la seule marque qui demeure de la littéralité, non plus symétriques, mais tenants lieu d'un mathème exténué *[je souligne]*. [25]

[22] Jean-Claude Milner, *L'Œuvre claire,* Paris, Seuil, 1995.
[23] Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Seuil,p. 25.
[24] Jean-Claude Milner, *L'Œuvre claire, op. cit.*, p. 165
[25] *Ibid.* p. 165. « *Mais il advient que la mathématique ne soit plus indubitablement littérale* » écrit Milner dans ce passage. Cette phrase pose une question. Milner se place-t-il du point de vue de Lacan, ou est-ce un constat sur l'état de la science mathématique ? S'agit-il de souligner, qu'une fois les nœuds introduits, la mathématique n'offrirait plus à Lacan, une assise littérale suffisante, ou cette phrase est-elle un constat plus général sur l'état de la mathématique actuelle ? La deuxième hypothèse fait peut-être écho à ce qu'il dit deux pages plus tôt. Après avoir noté qu'au tournant des années 60/70 la rumeur sur la mort de Bourbaki se faisait insistante, Milner conclut : « *Cela voudrait dire que la mathématique a un avenir où peut-être la littéralité se fera subalterne.* » S'il s'agit là d'un constat sur l'état de la mathématique, Lacan ne ferait alors qu'anticiper ce mouvement, mais on comprend alors vraiment très mal pourquoi le mathème qui s'en dégage est présenté comme à bout de souffle.

Milner ne donne pas cher de la formalisation en jeu dans ces jeux homophoniques, moins encore qu'un mathème exténué, ils n'en sont que des tenants lieu. C'est dire à quel point, dans ce temps dit, par Milner, de la déconstruction, il considère le mathème comme à bout de souffle. Impropre à la transmission, foisonnant et scintillant aux hasards de lalangue, il ouvre, à ses yeux, sur l'abîme. Il n'en reste pas moins que Milner ne rate pas totalement ces jeux homophoniques comme mathèmes.

...ou un vrai mathème chiffonné ?

Mayette Viltard, même si elle ne parle pas de mathème à propos de cette invention de l'unebévue, dans le coup d'envoi qu'elle donne à la revue L'UNEBÉVUE avec son article « Il y a de l'une-bévue »[26] lit, elle aussi, chez Lacan, que les mathématiques ne sont pas le seul mode d'extraction de la lettre qui puisse se faire à partir du langage, l'autre mode est ce qu'elle repère comme « *chiffonnage* » *(sic)* des mots. Le chiffonnage princeps aurait ravi Roussel, puisque c'est celui effectué par le dit "petit Hans", soit Herbert Graf, chiffonnant le nom de Graf dans le *Graph* (dessin) d'une *Giraf* par une très matérielle opération de chiffonnage du papier sur lequel elle était dessinée. C'est dans la dernière séance de *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile à mourre*[27] que Lacan parle de chiffonnage en rapport avec le mot d'esprit :

> Ça n'est pas qu'on essaie pas *[L'essai dont il est question ici est celui de l'invention d'un signifiant nouveau. Lacan pose cette question dans le droit fil de l'opération d'extraction des lettres dont procède l'écriture en mathématiques]*, c'est même en ça que consiste le mot d'esprit. Ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait. Dans le cas de *"famillionnaire"*, on le chiffonne un peu ce mot. Mais c'est bien dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire.

Dans ce chiffonnage il y a, pour Lacan, un enjeu concernant le métalangage et la formalisation. Dans cette même séance il place plusieurs formations langagières : la mathématique, le mot d'esprit avec son chiffonnage des mots, la bizarre traduction d'*Unbewusst* par unebévue et la poésie dans la même perspective d'ouvrir à un réel, au travers d'un métalangage.
Assimilant le métalangage et la traduction il navigue, d'emblée, entre plusieurs écueils majeurs. Signalons-en deux qu'il a lui-même dressés depuis un moment, c'est qu'il n'y a pas à proprement parler de langage et qu'il y a si peu de *méta*. Lacan souligne encore ici l'abus de langage que cela constitue de parler de langage : «*...je ne connais de langage qu'une série de langues incarnées.* » Le second écueil réside dans l'usage du terme de *méta*, parce que ce *méta* par rapport au langage il y en pas, ou si peu. Son effort est, entre autres, dans cette séance d'essayer de dégager ce qui pourrait en être un embryon. Lacan dit :

> Qu'est-ce qu'elle *[il s'agit ici de Julia Kristeva qui vient de faire paraître* Polylogues *et que Lacan interpelle directement ce jour-là au séminaire]* appelle la métalangue ? Qu'est-ce que ça veut dire la métalangue si ce n'est la traduction ?*[je souligne]*. On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue, me semble-t-il, si tant est que ce que j'ai dit autrefois, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage... *[et Lacan précise en se reprenant,]* il y a un embryon de métalangage *[je souligne]*, mais on dérape toujours, pour une simple raison, c'est que je ne connais de langage qu'une série de langues incarnées.

Lacan rapproche ici, jusqu'à les identifier, métalangue et traduction, tout en précisant qu'il ne connaît pas de langage, mais que des langues incarnées. L'opération *méta* ne peut donc se

[26],Mayette Viltard, « Il y a de l'une-bévue », *L'UNEBÉVUE* N°1, Paris, E.P.E.L., 1992.
[27] Jacques Lacan, *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile à mourre,* inédit, séance du 17 mai 77.

dérouler qu'entre ces langues incarnés, et c'est dans ce jeu translangue que va résider ce qu'il appelle ici un embryon de métalangage. Un peu plus loin, immédiatement après avoir parlé du chiffonnage dans lequel consiste l'effet opératoire du mot d'esprit, il nous en donne un exemple :

> En tous les cas, il y a une chose où je me suis risqué à opérer dans le sens de la métalangue — la métalangue sur quoi, tout à l'heure, j'interrogeais Julia Kristeva. La métalangue en question consiste à traduire *Unbewusst* par unebévue *[je souligne]*. Ça n'a absolument pas le même sens, mais il est un fait que dès que l'homme dort il une-bévue à tour de bras...

L'embryon de métalangue repose donc sur le jeu translangue même, et s'illustre précisément de la traduction d'*Unbewusst* par unebévue. Celle-ci, comme le mot d'esprit chiffonnent les mots. De familier + millionnaire à famillionnaire et de *Unbewusst* à unebévue l'opération est très proche[28].

Je veux souligner ici qu'avec le chiffonnage des mots, mot d'esprit ou bizarre traduction, il y a, dans les deux cas, pour Lacan, un enjeu *méta*, par lequel un réel est visé. Si la traduction d'*Unbewusst* par unebévue est explicitement épinglée comme métalangue, le mot d'esprit n'est pas moins chargé d'un enjeu *méta*, puisqu'il n'est rien moins situé que comme un essai pour inventer un signifiant nouveau. Lacan en parle ainsi :

> Pourquoi est-ce-qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau — nos signifiants sont toujours reçus — un signifiant, par exemple, qui n'aurait comme le réel, aucune espèce de sens ?

Plus loin Lacan présente ce signifiant nouveau, qui n'aurait comme le réel aucune espèce de sens, comme ce qui pourrait peut-être justement nous réveiller au réel :

> Un signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut être ça qui nous ouvrirait à ce que, de mes pas patauds, j'appelle, j'appelle le réel

Identique au réel, ce signifiant nouveau, y ouvrirait plus radicalement que la science :

> La science [...] c'est un réveil, mais un réveil difficile et suspect. Il n'est sûr qu'on est réveillé que si ce qui se présente et représente est, je l'ai dit, sans aucune espèce de sens.

Lacan venant de dire, un tout petit peu plus haut, que chaque mot d'esprit est une tentative de produire ce signifiant nouveau, on voit qu'il place, dans ce moment là, plus d'espoir dans le mot d'esprit, et d'une façon générale dans tout ce qui se présente comme chiffonnage de mots, que dans la science pour atteindre à un réel.

Mais juste avant de dire que la science est un réveil, bien que difficile et suspect, et après avoir avancé que le mot d'esprit est un essai de produire un signifiant nouveau, synonyme d'un réveil potentiellement beaucoup plus radical, Lacan prend le soin de rappeler qu'il n'y a jamais en aucun cas de réveil :

> ...à la vérité, la maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas. Ce que Freud a énoncé, et ce que je veux dire, c'est cela : qu'il n'y a en aucun cas de réveil.

[28]Produire unebévue pour *Unbewusst* ne nécessite d'ailleurs nullement, comme Lacan le dit, que cela soit seriné au moins soixante-six fois. La simple occurrence de *Unbewusst* dans un discours tenu en français peut, pour peu que le terme ne soit pas attendu par l'auditeur, être découpé : une bévue. Mais unebévue aurait très bien pu être apparaître au titre de bévue (Lacan en parle d'ailleurs à un moment comme d'un lapsus) ou de mot d'esprit.

Il est frappant de constater à quel point Lacan ne recule devant aucun paradoxe (c'est peut-être plus particulièrement vrai dans les dernières années de son enseignement). Bien plus, il s'empare du paradoxe comme d'une figure qui lui semble adéquate à ce qu'il s'agit de faire valoir. Mettre, avec le mot d'esprit, à l'horizon un signifiant nouveau, pour atteindre le réel, et dire qu'il n'y a jamais en aucun cas de réveil sur ce réel, est un paradoxe. Il faut prendre ce paradoxe absolument au sérieux mais il faut, dans le même mouvement, dire que ce n'est en aucun cas un paradoxe. De façon fort roussellienne, il faut paradoxalement se parer de la doxa du paradoxe, et revendiquer d'en tenir les deux bouts : oui ! il n'y a jamais en aucun cas de réveil et, oui ! un réveil est possible. Tenir ces deux bouts-là, c'est dire tout à la fois qu'il n'y a pas de position d'extériorité par rapport au langage (position où l'on serait réveillé) et qu'il y a une position d'extériorité au langage (c'est-à-dire qu'il y a réveil possible)[29].
Une telle formulation paradoxale est absolument homéomorphe à ce que Lacan fait valoir comme métalangage dans cette séance — et qui est absolument ce à quoi Roussel nous introduit — : l'embryon d'une position *méta* par rapport au langage existe, mais elle n'existe qu'en se portant au cœur du langage. Lacan en parlant d'un embryon de métalangage qui relève de la traduction fait valoir que c'est de langue à langue, dans une opération de chiffonnage, mais sans jamais sortir d'aucune langue, et en quelque sorte *au centre même du langage, que se trouve la seule position méta par rapport au langage*.

Meta *: au milieu de.*

Avec l'invention de unebévue Lacan prend acte*, en acte* qu'aucune mathématisation, qu'aucune formalisation, qu'aucune métalangue ne subsiste, qu'aucune transmission ne se fait sans l'usage de la langue elle-même. Certes, Lacan en avait pris acte depuis longtemps, et à titre d'exemple on peut citer ce qu'il dit au début de la séance du 15 mai 73 d'*Encore* :

> La formalisation mathématique est notre but, notre idéal. Pourquoi ? Parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement. La formalisation mathématique c'est de l'écrit.

Déclaration qui peut paraître extrêmement tonitruante si on la sort de son contexte, puisque Lacan poursuit :

> Or elle ne subsiste cette formalisation mathématique que si j'emploie, à la présenter, la langue dont j'use. C'est là qu'est l'objection, nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle même. C'est par mon dire que cette formalisation — idéal métalangage — je la fais ex-sister.

C'est-à-dire qu'aussi formalisé que soit un langage, il ne constituera pas un métalangage, il n'échappera pas à être exposé, commenté, expliqué dans la langue de tous les jours. Mais avec le terme unebévue Lacan franchit un pas de plus. Il prend acte, *dans l'acte de cette invention de l'unebévue,* qu'aucun métalangue ne se transmet sans l'usage de la langue elle même. Avec ce « vrai mathème » il produit un embryon de métalangue, mais où le *meta* n'indique, aucun au-delà ou aucune position de surplomb par rapport à la langue, bien au contraire ce mathème nous introduit à la seule position *meta* possible : au centre de la langue.

Il faut revenir au *meta* dans son sens premier, celui d'« au milieu de ». Le *Dictionnaire historique de la langue française*, Robert, précise qu'à partir de ce sens premier, *meta* a divergé dans de

[29]Jean-Michel Vappereau résume en une formulation volontairement paradoxale la position de Lacan concernant le métalangage : « Il y a nécessairement du métalangage, mais ce métalangage n'en est pas »

multiples directions : avec le génitif et le datif, il signifie “parmi”, d’où avec le génitif “avec” et avec le datif “entre”. Par extension du sens dynamique de “pour se rendre au milieu de”, il a pris celui de “vers, à la recherche de”, d’où “à la suite, derrière”, y compris avec une valeur temporelle, etc. Il est ajouté que c’est un contresens sur le sens de *meta* dans le mot “métaphysique”, entendue comme science de l’au-delà de la nature, qui amène à lier ce *meta* à une position d’au delà ou de surplomb. Ainsi, le vrai mathème dont parle Lacan le 2 novembre 1976, cet embryon de métalangue que constitue l’invention du terme unebévue, est par excellence *meta*, non pas en tant que surplombant la langue, mais précisément en tant que vraiment au milieu de la langue.

Je propose donc de considérer que le mathème du 2 novembre 76 n’est pas si exténué que ça, que c’est bien un vrai mathème. Ce mathème ne serait pas non plus un sous-mathème parce que chiffonné, on retomberait sur l’idée du mathème exténué de Milner. Son chiffonnage ne lui enlève rien de sa qualité de mathème, au contraire c’est ce chiffonnage qui lui donne cette qualité.

*D’*Unbewusst *à unebévue, un montage roussellien à l’excès.*

C’est encore Roussel, *famillionnaire* des mots, qui est le plus à même de nous faire rentrer dans les plis du chiffonnage de ce mathème.

Si on essaye de lister ce que met en évidence la traduction d’*Unbewusst* par unebévue, on peut retenir :
a) — que l’unebévue insiste sur l’achoppement, sur le trébuchement, sur le lapsus, sur l’acte manqué, bref sur la bévue,
b) — que l’unebévue c’est du fragmentaire, il y a une bévue + une bévue + une bévue (Mayette Viltard rapporte l’échec de la tentative de Freud à construire un système *meta*, et par voie de conséquence à boucler l’ouvrage *Métapsychologie*, du fait de son impossibilité à trouver un *continuum* qui fasse passer l’inconscient d’un statut d’hypothèse légitime et nécessaire à celui d’une entité bien existante. Elle lit dans Freud que son ambition à construire un système *meta* a buté sur l’insurmontable problème qu’a été, pour lui, l’équivocité de la langue dont les effets ne se laissent pas cerner dans une systématisation.[30]),
c) — que l’*Unbewusst* se trouve ainsi récusé comme instance (Jean Allouch avance une formule à ce propos : « *L’unebévue est l’inconscient moins l’instance* »[31].),
d) — que l’*Unbewusst* ne peut plus être confondu simplement avec de l’*Un-bewusst*, du non conscient, de l’in-conscient,
e) — que l’*Unbewusst* ce n’est pas simplement d’être de l’*Un-bewusst*, du non su, de l’in-su (voir le rapport que l’allemand établi entre *Bewusst* et *Wissen*[32] Rapport entre conscience et savoir qui se retrouve en français dans l’étymologie du terme conscient, *“cum scire”* : avec savoir),
f) — que le *Bewusst* et la bévue se trouvent mis en rapport («*...bévue est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience, la conscience n’a pas d’autre support que de permettre une bévue. C’est bien inquiétant parce que cette conscience ressemble fort à l’inconscient puisque c’est lui qu’on dit responsable, responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver* [33]»)

On pourrait allonger cette liste, on pourrait l’affiner (on pourrait notamment prendre en compte l’insertion de l’Unebévue, au moment de son invention, dans le titre *L’Insu que sait de l’une-*

[30] Mayette Viltard, « Il y a de l’une-bévue », *op. cit.*, pp. 10 et 11
[31] Jean Allouch, « Ce à quoi l’unebévue obvie », *L’UNEBÉVUE* N°2, Paris, E.P.E.L., 1992. Le lecteur peut se reporter à cet article pour un développement des points listés ici.
[32] Jacques Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », in Le bloc-note de la psychanalyse N° 5, 1985, p. 10.
[33] Lacan, *L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre*, 10 mai 77.

bévue s'aile à mourre[34]), on pourrait préciser comment certains points se recoupent, on pourrait traiter les points les uns après les autres et leur donner de longs développements. Mais, aussi travaillée serait cette liste, à s'en tenir à sa succession de points alignés, on ratera toujours quelque chose d'essentiel, car l'unebévue ne tient pas sans l'équivoque avec *Unbewusst.* Ce que l'unebévue énonce, elle ne le fait que par la grâce de l'homophonie d'*Unbewusst* à unebévue. Que serait l'unebévue sans l'*Unbewusst* ? Rien. Il est impossible de couper le lien qui attache les deux termes l'un à l'autre. Lacan le souligne, comme en passant, quand dans la citation faite plus haut, après avoir dit que « *La métalangue en question consiste à traduire* Unbewusst *par unebévue.* [et après avoir ajouté que] *Ça n'a absolument pas le même sens,* [il précise] : *mais c'est un fait que dès que l'homme dort il une-bévue à tour de bras...*». L'*Unbewusst* et l'unebévue n'ont absolument pas le même sens, mais le rêve tient au deux. L'unebévue n'est pas l'*Unbewusst* et pourtant on ne peut absolument pas les dissocier. D'une certaine façon on ne peut pas plus dire si l'*Unbewusst* est plus unebévue qu'*Unbewusst,* ou si l'unebévue est plus *Unbewusst* qu'unebévue qu'on ne peut dire que les pages de *Nouvelles Impressions d'Afrique,* sont plus pages que parenthèses ou plus parenthèses que pages, elles sont l'une et l'autre à la fois, indissociablement.

Mais laissons Roussel achever de nous guider dans ce mathème unebévue, et remarquons que ce que l'unebévue énonce est présentifié dans la structure même qui l'énonce.
1) — La nomination unebévue présentifie par ce qui a la forme d'une bévue, comme un lapsus sur *Unbewusst* dit Lacan, ce que cette nomination met en évidence (les points a, b, c, d, etc. ci-dessus).
2) — C'est par une formule équivoque que l'équivoque de la langue est mis en avant. C'est donc une formule équivoque qui fait valoir l'équivocité faisant objection à un système continu qui assoierait l'existence de l'*Unbewusst.* (voir le point b ci-dessus)
3) — Mais là où, avec l'invention du mathème unebévue, Lacan devient presque plus roussellien que Roussel, c'est que cette équivoque de la langue, qui objecte à l'*Unbewusst* comme instance, n'est pas mise en avant par n'importe quelle équivoque, mais précisément par l'équivoque portant, avec l'unebévue, sur l'*Unbewusst*, soit ce que l'invention même du mathème unebévue fait précisément valoir, en réduisant, d'une certaine façon, l'*Unbewusst* à l'équivoque de lalangue elle-même.

UNEBÉVUE, UN MATHEME QUI ÉVITE (PRESQUE) LE BILINGUISME

Tout à la fin de son allocution de clôture aux journées « Les mathèmes de la psychanalyse », Lacan va dire qu'il cherche un mathème qui évite tout bilinguisme :

> ...je cherche un mathème, parce que le mathème, lui, n'est pas bilingue. Voilà ce qui dans cette affaire me paraît le plus sérieux. Je voudrais bien trouver le mathéme qui par sa nature évite tout à fait ce bilinguisme.

Il ne faut pas entendre ici que Lacan chercherait *le* mathème ultime et dernier, *le* mathème de la psychanalyse, mais qu'il cherche le mathème qui de par sa nature, génériquement, éviterait tout bilinguisme.

La nature de ce qui a jusqu'à là été reçu comme mathèmes, formules de type algébrique ou nœuds, ne lui paraît donc pas répondre à ce critère. Mais le mathème unebévue, qu'il vient d'inventer, ne lui paraît pas plus y répondre. Pourquoi dirait-il, en effet, chercher ce mathème qui éviterait le bilinguisme, s'il venait de le produire ?

[34]Comme Jean Allouch s'y emploie dans son article « Ce à quoi l'unebévue obvie », *op. cit.*, p. 27.

Si inventer unebévue n'est, certes, radicalement possible que dans une langue particulière, si unebévue, ne s'entend, et ne s'écrit, qu'en français, et si de ce point de vue là on peut bien dire qu'unebévue n'est pas bilingue, on ne peut dire qu'unebévue évite le bilinguisme. D'abord dans la mesure où il s'invente sur fond d'*Unbewusst*, c'est-à-dire éminemment entre deux langues. C'est même en faisant remarquer que Lacan fait prendre en charge le *meta* par la traduction, jusqu'à les identifier, dans la dernière séance de *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile la mourre*, (voir : « *Qu'est-ce-que ça veut dire la métalangue, si ce n'est la traduction ?* », voir encore : « *La métalangue en question consiste à traduire Unbewusst par unebévue* »), que j'ai trouvé un des points d'appui les plus décisifs pour faire valoir le caractère de mathème d'unebévue. Unebévue n'évite pas non plus le bilinguisme, au sens où ce mathème n'échappe pas à être exposé, commenté, expliqué dans la langue de tous les jours. Il n'y échappe pas plus que les formules de type algébrique ou les nœuds,[35] et son commentaire dans la langue de tous les jours est constitué par les points listés un peu plus haut.

En disant qu'il cherche un mathème non bilingue, Lacan est, dirais-je au risque du pléonasme, en train de nous indiquer qu'il cherche un mathème qui ne joue que sur une seule langue, où le *meta* serait intégralement pris en charge au sein d'une seule langue. Produire un tel mathème serait en produire un, où le *meta*, qui le caractérise, ne s'appuierait sur absolument aucun décalage, et donc même pas sur celui donné par le jeu entre deux langues. Il s'agirait de produire un mathème où la langue, sortirait d'elle-même, c'est-dire se donnerait *meta* par rapport à elle-même, trouverait en elle-même son point d'extériorité, pour rentrer en elle-même. C'est cette renversante opération qui trouve un heureux, et sérieux, point d'appui dans le sens premier de *meta*. Unebévue est absolument sur cette voie-là, mais si unebévue se donne bien comme mathème au sein de la langue, on ne peut pas dire qu'unebévue se donne comme mathème au sein d'une seule langue.

Il semble qu'il faille plutôt chercher le mathème radicalement non-bilingue du côté du mot d'esprit. Lorsque Lacan, six mois après cette allocution de conclusion aux journées sur les mathèmes, dans la dernière séance de *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile à mourre,* charge le mot d'esprit d'un enjeu *meta*, en disant qu'il est une tentative d'inventer un signifiant nouveau, puis que dans la même séance il précise que c'est dans le chiffonnage de mots réalisé par ce mot d'esprit que réside son effet opératoire, il nous donne l'indice que le mathème non bilingue est à chercher de ce côté là. Dans le cas du mot d'esprit, le chiffonnage peut, en effet, s'effectuer au sein d'une, et d'une seule, langue.

Mais si, le mot d'esprit semble bien être sur la voie de ce mathème non bilingue, l'enjeu ne se résume pourtant pas, pour Lacan, à produire un mathème qui ne se supporterait d'aucun décalage entre deux langues, ou qui n'aurait besoin, pour être lu, d'aucune présentation dans la langue de tous les jours. Le non-bilinguisme dont il parle est beaucoup plus radical. Si l'on veut pleinement entendre ce que dit Lacan, il faut le replacer dans le contexte le plus immédiat de son allocution. Quand il dit chercher ce mathème qui évite tout à fait un bilinguisme c'est en réponse au bilinguisme dont on a épinglé sa présentation de malade. Reprenons la citation d'un peu plus haut :

> ...on a parlé à ce propos *[à propos de sa présentation de malade]* de bilinguisme, à savoir qu'il ne parle pas la même langue, ce malade, que celle que je parle. C'est absolument vrai, je suis absolument d'accord. C'est même pour ça que je cherche un mathème, parce que le

[35]À propos des formules de type algébrique ou des nœuds, je fais remarquer qu'il ne s'agit pas de dire qu'ils seraient non-bilingues au motif qu'un français, un allemand et un espagnol peuvent en user de la même manière, par dessus les langues, de façon trans-langues, car pour en user, il faudra de toutes façons les commenter dans la langue de tous les jours.

> mathème, lui, n'est pas bilingue. Voilà ce qui dans cette affaire me paraît le plus sérieux. Je voudrais bien trouver le mathème qui par sa nature évite tout à fait ce bilinguisme.

Lacan souligne donc que de la langue du malade, à la langue qu'il parle lui, ça fait deux, mais ça ne fait pas deux au sens où l'un parlerait le français et l'autre l'allemand ou l'espagnol, mais au sens où il y a un écart, de la langue du symptôme à la langue qu'il parle, lui, Lacan. Avec le mathème non-bilingue, l'enjeu, qui rejoint celui de l'interprétation, me semble être de produire un mathème qui se donnerait au sein de ce que Lacan a appelé lalangue.

Avec ce terme de lalangue[36], comme avec celui de linguisterie[37], Lacan a radicalement creusé l'écart avec la linguistique. Comme il le dit dans *Encore*, à partir du moment où l'inconscient est découvert tout ce qui est du langage ne relève pas du linguiste. C'est bien pour ça qu'il finira, dans une conférence faite à l'université de Yale à l'automne 75, par reconnaître que c'est un abus de langage de dire que l'inconscient est structuré comme un langage, puisque, précise Lacan, avancer « *est structuré comme* » présuppose l'existence d'une structure. Il veut par là lever l'ambiguïté qui consiste à tenir le langage pour une structure préexistante, ce qui ne veut pas dire pour lui qu'il n'y a pas de structure, il ajoute immédiatement :

> ...mais il est absolument vrai qu'il y a une structure)... l'inconscient est structuré comme un langage. Avec une réserve : ce qui crée la structure c'est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain.[38] *[je souligne]*

Dans la « Conférence à Genève sur le symptôme », tenue un mois plus tôt, Lacan avait, d'une certaine façon, déjà dit que le langage n'existait pas :

> ...le langage, [...] qui n'a absolument pas d'existence théorique, intervient toujours sous la forme de ce que j'appelle d'un mot que j'ai voulu faire aussi proche que possible du mot *lallation - lalangue*.[39]

Dans la première séance du séminaire *Le moment de conclure*, le 15 novembre 1977, Lacan est encore plus explicite sur le fait que le langage n'existe pas, ce qui implique que nous n'avons affaire, et tout particulièrement en tant qu'analyste, qu'à de lalangue :

> Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est pour dire que le langage, ça n'existe pas. Il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent *lalangue*, et que ce qu'il faudrait bien c'est que l'analyse arrive par une supposition... arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole.

À cette époque Lacan insiste donc sur le fait que la structure ne peut pas être rapportée au langage, en tant que conception abstraite des linguistes, mais qu'il y a bien une structure langagière, éminemment donnée par la manière dont le langage émerge chez un être humain. En formant le terme de lalangue sur le modèle de celui de lallation Lacan marque très clairement que le langage ne prend existence qu'au travers de ceux qui, pour commencer le lallalent. La lallation participe très concrètement à la forme prise par lalangue. Comme il le souligne, toujours dans la

[36] J. Lacan invente le terme de *lalangue* dans la séance du 4 novembre 1971 du séminaire *Le savoir du psychanalyste* (inédit).
[37] J. Lacan invente le terme de *linguisterie* dans la séance du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, à 8 heures et demi du matin ! précise-t-il.
[38] J. Lacan, "Conférence à Yale University", *in Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 13.
[39] J. Lacan,"Conférence à Genève sur le symptôme", 4 octobre 1975, *in LE BLOC-NOTES de la psychanalyse*, N°5, Genève, 1985, p. 11.

« Conférence à Genève sur le symptôme », immédiatement après ce rapprochement entre lalangue et lallation, en inventant le terme de motérialisme, ce qui crée la structure, ce qui permet que l'inconscient prenne, c'est tout un bric-à-brac d'expressions, de mots, de bouts de mots, de lallations. Lacan parle de « *débris* » et de « *détritus* », qui vont passer au travers de chacun, « *avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille* », et qui vont participer à « *la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage* »[40]

Le bilinguisme dont parle Lacan dans son allocution de clôture aux journées sur les mathèmes ne renvoie donc pas à des langues différentes. Ce n'est pas de langage, ni de la langue, mais de lalangue qu'il s'agit. Si celle-ci se déploie dans un espace pour partie commun, celui où, pour reprendre des exemples donnés en français par Lacan, le pas de la négation équivoque avec celui de la marche, où ne équivoque avec nœuds, et deux avec d'eux, elle est éminemment particulière. S'il est arrivé à Lacan de parler du français comme de « *lalangue mienne* »[41], ce serait un abus de langage d'écrire lalangue française. Comme il le souligne, après avoir donné dans la « Conférence à Genève sur le symptôme » deux des trois d'exemples d'équivoques ci-dessus jouant dans le français, lalangue ne constitue en aucune façon un patrimoine :

> ...lalangue constitue d'aucune façon un patrimoine. Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont lalangue a été parlée et aussi entendue pour tel ou tel dans sa particularité, que quelque chose en ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient...

Rien ne dit quelle équivoque sera charriée par le motérialisme de tel ou tel. De Lacan, au malade de sa présentation, lalangue n'est pas la même, d'où le bilinguisme.

Lacan, en établissant sa visée sur ce mathème radicalement non-bilingue, dans sa conclusion aux journées sur les mathèmes, pousse très loin cette question du mathème au sein de la langue. À peine a-t-il présenté unebévue comme « *vrai mathème* », qu'il radicalise tout de suite l'opération, en émettant le vœu de trouver le mathéme dont le genre, la nature évite tout à fait le bilinguisme, dans une version de celui-ci où il ne s'agit pas de l'écart entre deux langues, mais plutôt de l'écart entre lalangue d'un tel et lalangue de tel autre, chacune d'un motérialisme différent[42]. Lacan pousse au bout la logique de sa recherche d'un mathème au milieu de la langue, jusqu'à chercher un mathème qui tienne au milieu, non pas d'une seule langue, mais qui rejoindrait, comme une interprétation qui tombe juste, le trébuchement, la motérialité de lalangue du malade évoqué ce jour là.

[40] J. Lacan,"Conférence à Genève sur le symptôme", op. cit. p. 14. *Cf.* l'article de Marie-Magdeleine Chatel, *"Sens ou effet de sens"*, Littoral N°39, Paris, E.P.E.L. 1994.

[41] Voir les premières phrases du séminaire *Le sinthome* (inédit), séance du 18 novembre 1975 : « *J'ai annoncé sur l'affiche LE SINTHOME. C'est une façon ancienne d'écrire ce qui a été, ultérieurement, écrit symptôme. Si je me suis permis cette modification d'orthographe qui marque évidemment une date, une date qui se trouve être l'injection dans le français, ce que j'appelle "lalangue", lalangue mienne, l'injection de grec...* »

[42] Parler de "lalangue d'un tel et lalangue de tel autre" ne convient pas tellement mieux que de parler de "lalangue française". Parlerais-je des *lalangues*, au pluriel, en écrivant ici qu'il s'agirait non pas de l'écart entre deux langues, mais plutôt de l'écart entre des lalangues, que cela ne conviendrait pas non plus. Nous avons avec le terme lalangue le même genre de difficulté qu'avec celui d'inconscient, dont il est tout aussi inconvenant de dire qu'il est l'inconscient d'untel que de dire qu'il est collectif. Lalangue n'est pas celle d'untel, tout en ne constituant d'aucune façon un patrimoine.

CHANTIER ROUSSELLIEN DANS LE CHAMP DE L'APPENSÉE DE LACAN.

En introduction, je disais, avec Foucault, que Roussel nous porte au cœur de la langue. Le vertige dont nous sommes saisis, à la lecture de ses textes tient au renversant, et répétitif, mouvement qu'ils nous font faire dans ce dont nous sommes nous-mêmes constitués. Impossible de dégager la structure de l'étoffe dont nous sommes formés, sans avoir le sentiment de nous engager dans un étrange mouvement d'invagination. Si le mouvement auquel Roussel nous introduit évoque irrésistiblement Mœbius, et même s'il s'est avéré infructueux d'essayer de dire de quelle surface unilatère ces textes donneraient très exactement le moule, c'est ce type de surface, que Lacan dit asphérique, que l'on préssent recelée en leur sein. Nous sommes, avec Roussel, amenés à nous reconnaître comme poupées de chiffons de mots, essayant d'extraire ce qui nous chiffonne.

Raymond Roussel ouvre un chantier immense dans la lecture de Lacan, celui de l'invention langagière comme mathème, ce que l'on pourrait appeller la *poémathique* de Jacques Lacan. Chantier à partir duquel s'en ouvre un autre, celui des rapports de ce mathème dans la langue avec la topologie que Lacan développe dans ces années là.

Poémathique de Jacques Lacan

Lacan marche d'un pas roussellien quand il a le souci d'assurer une *intimité substantielle* entre la composition matérielle du volume *Écrits* et ce dont il y est question. Il marche encore de ce pas, dont la question se produit, quand, dans le « Séminaire sur "La Lettre volée" », il va jusqu'à faire prendre en charge un impossible à écrire par de l'illisible[43]. Il marche toujours de ce pas quand il invente l'unebévue. Son cheminement reste maintenant à dégager plus amplement.

Se pose notamment la question de l'ascendance et de la descendance du mathème unebévue.
Du côté de l'ascendance, que Lacan, avant de lancer unebévue à son auditoire, signale discrètement en disant : « *Je crois quand même qu'il y a un point — et c'est là ce que personne n'a dit — où, moi aussi, j'ai fait de vrais mathèmes* », on trouve beaucoup de titres : de « Lituraterre » qui, je le postule, inaugurerait la série, à *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, en passant par « L'étourdit » et *Les Non-dupes errent.* Je peux maintenant faire remarquer que, trois ans avant cette allocution de conclusion aux journées sur les mathèmes, l'enjeu *meta* de ces inventions langagières avait déjà été signalé par Lacan. Le 13 novembre1973, dans la première séance du séminaire *Les Non-dupes errent* , il dit que *Les Non-dupes errent* et *Les Noms du père* sont phonétiquement strictement identiques, et que c'est, de ce fait, le même savoir. Il s'agit donc

[43] J'ajoute que Lacan marche encore de ce pas quand il choisit de parler, quand il choisit de tenir séminaire, plutôt que d'écrire. Choisir la parole pour son enseignement, vient très clairement en écho à la parole comme au principe de la cure analytique. Dans la séance du 17 février 1971 *D'un discours qui ne serait pas du semblant* il dit, par exemple : « *C'est de la parole que se fraye la voie vers l'écrit. Mes Écrits, si je les ai intitulés ainsi, c'est qu'ils représentent une tentative, une tentative d'écrit, comme c'est suffisament marqué dans ceci que cela aboutit à des graphes. L'ennui c'est que les gens qui prétendent me commenter partent tout de suite des graphes, ils ont tort. Les graphes ne sont compréhensibles qu'en fonction, je dirais, du moindre effet de style des dits Écrits, qui en sont en quelque sorte les marches d'accès. Moyennant quoi l'écrit repris à soi tout seul, qu'il s'agisse de tel ou tel schéma, celui que l'on appelle "L" ou n'importe quoi, le grand graphe lui-même, présente l'occasion de toutes sortes de malentendus. C'est d'une parole qu'il s'agit, en tant, bien sûr — et pourquoi ? — qu'elle tend à frayer la voie à ces graphes. Mais il convient de ne pas oublier cette parole, pour la raison qu'elle est elle-même ce qui se réfléchit de la règle analytique, qui est, comme vous le savez : parlez, pariez, il suffit que vous paroliez. Voilà la boîte d'où sortent tous les dons du langage, une boîte de Pandore.* »

bien, pour Lacan, de savoir. Il ajoute que « *quoique ce soit le même savoir, ce n'est pas le même sens* », et que cela tient au fait de l'écrire, à l'orthographe. Un peu plus loin dans la même séance, après avoir dit que la mathématique dessine pour nous, psychanalystes, un nouveau passage en disant notamment qu'elle consiste à imaginer le réel du symbolique, il ajoute : « *si dans la langue, la structure, il faut l'imaginer, est-ce-que ce n'est pas là ce que j'avance par la formule : les non-dupes errent ?* ». Après avoir mis la psychanalyse du même côté que la mathématique (l'une et l'autre épinglée du même terme IRS d'une série — RSI, IRS, SIR, où R précède immédiatement S — donnée par le nœud borroméen lévogyre) il exemplifie tout de suite IRS, imaginer le réel du symbolique, en proposant que ce qu'il y a de réel dans le symbolique de la langue, s'imagine par une formule comme les non-dupes errent[44].
Curieusement, la descendance du mathème unebévue, semble, elle, pas seulement moins nombreuse, mais surtout moins fermement construite. Ainsi, par exemple, Lacan ne fera pas formule des titres des trois derniers séminaires (*Le moment de conclure, La topologie et le temps* et le titre que Lacan donne, *a posteriori*, a son dernier séminaire *Dissolution*), même si on trouve encore, dans les séminaires, des inventions notables comme : *l'âge et haut maître hie*[45]/la géométrie (20/12/77) ; *tout trémune un*/tout être humains ; *les trumains*/l'être humain (17/1/78) ; *l'asexe (ualité)*/la sexualité, *le savoir comme enfer*/le savoir comment faire ou Laïos/Laïus (11/4/78), etc.
Il faudra se pencher sérieusement sur chacune de ces formules, qu'elles fassent ou non titre, pour dégager la configuration et délimiter le champ d'extension de cette famille des « *vrais mathèmes* », mais prendre pleinement acte de son existence est en soi-même une chose importante.

Mais l'enjeu *meta* qu'il y a dans les formations langagières est plus large encore. J'ai fait remarquer, à la suite de Mayette Viltard, que dans la dernière séance de *L'Insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, Lacan place plusieurs formations langagières : la mathématique, mais aussi le mot d'esprit avec son chiffonnage des mots, ainsi que la bizarre traduction d'*Unbewusst* par unebévue et la poésie dans la même perspective d'ouvrir à un réel, au travers du métalangage qu'ils constituent. Si la mathématique perd le privilège du *meta*, si le point d'appui de ce *meta* dans sa bizarre traduction d'*Unbewusst* à unebévue tient justement au passage translangue, le mot d'esprit situé, dans cette séance, comme un essai pour inventer un signifiant nouveau, n'est pas moins chargé de cet enjeu *meta*. On voit que pour Lacan, l'enjeu *meta* qu'il y a dans les formations langagières va loin. La question se pose de savoir plus précisément jusqu'où ? Si on souscrit à l'unebévue comme mathème, on est en droit de se demander s'il ne faut pas souscrire

[44] Je peux maintenant faire remarquer que l'enjeu *meta* de ces inventions langagières avait déjà été signalé par Lacan, trois ans avant cette allocution de conclusion aux journées sur les mathèmes. Le 13 novembre1973, dans la première séance de ce séminaire, il dit que *Les Non-dupes errent* et *Les Noms du père* sont phonétiquement strictement identiques, et que c'est, de ce fait, le même savoir. Il s'agit donc bien, pour Lacan, de savoir. Il ajoute que « *quoique ce soit le même savoir, ce n'est pas le même sens* », et que cela tient au fait de l'écrire, à l'orthographe. Un peu plus loin dans la même séance, après avoir dit que la mathématique dessine pour nous, psychanalystes, un nouveau passage en disant notament qu'elle consiste à imaginer le réel du symbolique, il ajoute : « *si dans la langue, la structure, il faut l'imaginer, est-ce-que ce n'est pas là ce que j'avance par la formule : les non-dupes errent ?* ». Après avoir mis la psychanalyse du même côté que la mathématique (épinglée du même terme IRS d'une série donnée par le nœud borroméen lévogyre, où R précède immédiatement S, et qui est donc constituée par RSI, IRS, SIR) il exemplifie tout de suite IRS, imaginer le réel du symbolique, en proposant que ce qu'il y a de réel dans le symbolique de la langue, s'imagine au travers d'une formule comme les non-dupes errent. *Cf.* l'article de Catherine Webern, dans ce même numéro.
[45] Comment ne pas penser à la hie, ou demoiselle, volante du second chapitre de *Locus Solus*.

tout uniment à une bévue comme mathème ? Faut-il considérer tout mot d'esprit comme mathème ? Faut-il considérer toute interprétation tombant juste comme un mathème ? Je remarque que la recherche par Lacan d'un mathème radicalement non-bilingue nous y inciterait[46].

Entamer l'exploration de ce Lacan poémathicien, de ce Lacan witzieux[47], auquel Roussel nous introduit, et où l'invention langagière prend en charge le *meta* au sein même de lalangue, revient à rentrer dans le champ de ce qu'il nomme lui-même son appensée.
Jean Allouch épingle ce néologisme, appensée, à la suite de Jorge Baños Orellana[48], dans la toute dernière phrase du séminaire *Le Sinthome* :

> On pense contre un signifiant, c'est le sens que j'ai donné au mot de l'appensée, on s'appuie contre un signifiant pour penser. Voilà, je vous libère.[49]

Inventant l'appensée, où résonne l'appui et l'apercevoir, Lacan dit, par un néologisme, comment un néologisme peut nous faire apercevoir en un trait — comme un mot d'esprit, pensé d'un lieu où la pensée ne serait pas — et en quoi il peut fonctionner comme appui pour penser. Je remarque que, là encore, définissant le néologisme par un néologisme, Lacan dit en acte.

Explorer les appuis que Lacan se donne, et nous donne, pour penser est en soi-même une raison d'ouvrir le chantier de ses inventions langagières. Mais l'urgence de cette exploration se trouve largement renforcée à partir du moment où l'on prend acte d'unebévue comme mathème, et que, de surcroît, on constate qu'appensée l'annonce comme tel.
Lacan invente, en effet, l'unebévue, immédiatement après avoir dit qu'on pense contre un signifiant. Entre la séance, où s'invente l'appensée, soit la dernière du séminaire *Le Sinthome,* et la conclusion des journées sur les mathèmes, où s'invente l'unebévue, il n'y a que l'espace d'un été, où Lacan ne fait pas d'autres interventions publiques. L'appensée, l'appui que donne l'invention d'un signifiant pour penser, est ainsi immédiatement concrétisée par l'invention de l'unebévue.
Mais ce n'est pas tout, l'appensée ne fait pas qu'annoncer le mathème unebévue, l'appensée est, dés son acte de naissance, très concrètement en cheville avec le mathème. L'occurence rapportée ci dessus, n'est que la seconde de ce néologisme. Dans la première occurence d'appensée, qui se trouve au début de cette même dernière séance du *Sinthome,* le terme est inventée en rapport avec le nœud borroméen :

> Alors la première chose que je peux vous dire, c'est que l'expression "Faut le faire" a un style de maintenant, je veux dire qu'on ne l'a jamais autant dit, et ça se loge tout naturellement dans la fabrication de ce nœud : "Il faut le faire", "Il faut le faire", ça veut dire quoi ? Ça se réduit à l'écrire ! Ce qu'il y a de frappant, de curieux, c'est que ce nœud comme ça que je qualifie de borroméen, vous devez savoir pourquoi enfin, est un appui à la pensée. C'est ce que je me permettrai d'illustrer du terme, du terme, il faut que je l'écrive comme ça : appensée, ça permet d'écrire autrement la pensée*[je souligne]*. C'est un appui à la pensée, ce qui justifie l'écriture que je viens de vous mettre là sur cette feuille de papier blanc[50]*[l'écriture en question, est-ce celle d'appensée que Lacan vient*

[46]Mais il nous faudra alors dire en quoi la critique de Milner, considérant ce mathème dans la langue comme un mathème à bout de souffle, impropre à la transmission, ouvrant sur l'abîme, n'est pas justifiée.
[47] Ce *Witz* est de Laurent Cornaz.
[48] Jorge Baños Orellana, *La langue des lacaniens,* à paraître chez E.P.E.L.
[49]Jacque Lacan, *Le Sinthome,* inédit, séance du 11 mai 76.
[50] *Ibid.*

d'effectuer, ou est-ce celle d'un nœud borroméen ? Le contexte ne permet pas de trancher avec certitude.]

L'appensée, qui définit en acte le néologisme dans la seconde occurence, est donc d'abord avancée, adossée au nœud, pour cet appui qu'il peut fournir à la pensée, dans la première. Avec l'appensée, le néologisme et le nœud, l'invention langagière et le mathème, se trouvent rapprochés pour l'appui qu'ils fournissent à la pensée. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que l'on ne peut déterminer avec certitude — en tout cas dans l'état actuel des transcriptions — si l'écriture que Lacan dit venir de mettre sur une feuille de papier blanc, est celle du mot appensée, qu'il a bien écrite, ou celle d'un nœud, qu'il aurait écrit juste avant. L'identification entre néologisme et mathème, concrétisée après l'été avec l'invention de l'unebévue, était déjà en germe dans les deux premières occurences de l'appensée, dans le balancement entre néologisme et nœud. Avec l'unebévue l'appensée de Lacan fait un pas de plus.

Mathème dans la langue et topologie

Ce dégagement d'un mathème dans la langue montre que, dans la dernière partie de son enseignement, Lacan ne tirait pas que sur les cordes des nœuds et sur la matière des surfaces unilatères dans ses tentatives de formalisation. En émettant le vœu de trouver un mathème dont le genre, la nature comme il le dit, éviterait tout à fait le bilinguisme, il nous indique un mathème qui nous donnerait la position *meta* la plus radicale : au cœur de lalangue.
Pourtant, jusqu'au bout de son enseignement, Lacan n'aura cessé de se bagarrer et de frayer sans relâche avec la topologie. Après le dégagement de ce mathème dans la langue, la question se pose inévitablement de savoir quels sont ses rapports avec la topologie que Lacan développe dans ces années-là ? Est-ce-que le pas fait par Lacan en chargeant le chiffonnage des mots d'un enjeu *meta* rendrait caduque sa topologie, ou bien, au contraire, ces deux modes de formalisation s'épauleraient-ils ? Ces questions ne pourront pleinement et clairement se poser que lorsque le chantier des inventions langagières sera plus largement entamé, et lorsque les enjeux des avancées topologiques de Lacan dans les mêmes dernières années de son enseignement seront plus nettement dégagées[51], ce qui, on le voit, n'est pas rien. Aussi, je me contenterais simplement de donner deux petits indices du fait que les deux tentatives *meta,* que sont la topologie et le chiffonnage des mots, ne s'opposeraient pas, mais tendraient plutôt à s'épauler.

1) Le premier indice réside dans l'invention même du terme d'appensée. Si ce terme définit en acte l'appui qu'un néologisme peut fournir à la pensée, il n'est pas moins introduit par Lacan comme l'appui que lui fournit l'écriture du nœud. Les coordonnées de son invention nous indique qu'inventions langagières et nœuds ont même fonction, du moins en ce qui concerne cet appui fournit à la pensée.

2) Second indice. Il semble, d'autre part, que c'est le même ordre de choses qui vient à s'écrire avec le mathème dans la langue comme avec le mathème nodologique. Ainsi, Lacan en arrive-t-il, par exemple, à remettre en cause la dichotomie conscient/inconscient, aussi bien en se faisant dupe de son mathème unebévue, qu'en frayant avec sa topologie.

Quand, toujours le 10 mai 77, Lacan, dans *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre,* dit :

> ...bévue est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience, la conscience n'a pas d'autre support que de permettre une bévue. C'est bien inquiétant parce que cette

[51] Je tiens ici à remercierJean Michel Vappereau pour les aperçus que son séminaire de cette année m'a donné sur ces enjeux.

> conscience ressemble fort à l'inconscient puisque c'est lui qu'on dit responsable, responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver

il le fait d'abord sur la base de la mise en rapport de *Bewusst* avec bévue. Les bévues, supposées relever de l'inconscient, sont mises en rapport avec le *Bewusst*, le conscient, et du coup, dit Lacan, voilà cette conscience en venir à fort ressembler à de l'inconscient. C'est-à-dire qu'à suivre son mathème unebévue dans ses ultimes conséquences, Lacan effectue cette chose *a priori* extraordinairement paradoxale de faire se ressembler le conscient et l'inconscient[52]. Si on y regarde de plus près, on constate qu'il n'attaque pas seulement cette dichotomie par la mise en rapport de *Bewusst* avec bévue, mais qu'il le fait par toutes les lettres d'unebévue. À simplement se reporter plus haut à la petite et incomplète liste de ce que met en évidence la traduction d'*Unbewusst* par unebévue, on peut voir que cette dichotomie est attaquée en chacun de ces points, et, qu'à chaque fois, la translittération du « *Un-* » allemand, marquant le privatif (rendu en français par le préfixe « in- »), à l'article indéfini féminin « une », est déterminante[53]. En un éclair Lacan a ouvert la porte à autre chose qu'une partition binaire, *Bewusst-Unbewusst*, conscient-inconscient, su-insu, et en un éclair *Unbewusst* s'est fragmentée comme instance. Faisons attention, néanmoins à ne pas réintroduire par la fenêtre cette binarité que Lacan chasse par la porte, en concluant trop vite que l'unebévue vient remplacer l'*Unbewusst*. Si nous voulons rester cohérent avec le mathème unebévue il faut le prendre avec l'*Unbewusst* qui en fait partie intégrante. Encore une fois, prendre unebévue sans *Unbewusst* serait ne prendre qu'une partie de la construction, ce qui renvient en fait à ne rien prendre du tout. Ce serait comme, des pages-parenthèses de *Nouvelles Impressions d'Afrique*, ne vouloir prendre que les parenthèses, sans prendre les pages.

Mais, cinq mois plus tôt, dans la séance du 14 décembre 76, cette dichotomie conscient/inconscient s'était déjà trouvé mise en question quand Lacan avait parlé d'unification entre l'inconscient et le conscient, en s'appuyant alors pour ce faire, non pas sur le mathème unebévue, mais sur l'inscription d'une bande de Mœbius double sur un tore. Lacan commence par dire :

> La différence entre l'hystérique et moi, et moi qui en somme à force d'avoir un inconscient l'unifie avec mon conscient *[je souligne,]* la différence est ceci : c'est qu'en somme l'hystérique est soutenue dans sa forme de trique, est soutenue, par une armature. Cette armature est en somme distincte de son conscient. Cette armature c'est son amour pour son père.

Puis il va trouver appui pour cette unification entre le conscient et l'inconscient sur la façon dont le tore est susceptible d'être découpé suivant une bande de Mœbius, sous la forme, fait valoir Lacan, non pas d'une bande de Mœbius, ce qui est impossible, mais d'une bande de Mœbius double qui est :

> ...très précisément ce qui va nous donner l'image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un monde torique.

Il faut bien dire que cette opération dont Lacan nous dit que « *C'est très précisément ce qui va nous donner l'image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient* », n'est pas si précise

[52] *Cf.* Jean Allouch, « Ce à quoi l'unebévue obvie », *op. cit.*, p. 23.

[53] C'est tout l'intérêt de l'article de Jean Allouch « Ce à quoi l'unebévue obvie », *op. cit.*, que de décomposer la lumière jeter par cet éclair du passage de l'*Unbewusst* à l'unebévue. Et dans cette analyse il accorde fort logiquement la première place à cette translittération de *Un* à « une », cf. pp. 25 et 26.

que ça. Si, chambre à air et ruban à l'appui, on ne rencontre pas de difficultés particulières à suivre la manipulation faite, deux points restent obscurs. Il y a d'abord, malgré la simplicité de la manipulation, comme un tour de passe-passe dans ce prétendu découpage d'une bande de Mœbius sous la forme d'une double bande de Mœbius. D'autre part on ne voit pas très bien comment écrire cette communication, présentée comme une unification, du conscient et de l'inconscient avec ce découpage.

La manipulation est effectivement simple. Précisons que si la bande de Mœbius, surface unilatère, ne peut pas se découper sur le tore, surface bilatère, il n'en va pas de même de la bande de Mœbius dite double, puisqu'elle est, comme le tore, contrairement à ce que pourrait laisser croire son nom, une surface bilatère. L'opération consistant à l'appliquer sur un tore ne pose donc aucun problème.

Dessin d'une double bande de Mœbius sur un tore.

Cette bande de Mœbius double peut s'obtenir en coupant une bande de Mœbius en son long par le milieu, elle garde ainsi dans l'espace de sa coupure le "souvenir" de la bande mœbienne dont elle est née. Et c'est en quoi Lacan peut dire qu'une bande de Mœbius n'est rien d'autre qu'une coupure.

Dessin d'une double bande de Mœbius mettant en évidence la coupure comme dessinant une bande de Mœbius.

Il n'en reste pas moins que l'on ne voit pas exactement en quoi une bande de Mœbius se trouverait inscrite sur le tore, même par la bande, c'est le cas de le dire, d'une double bande de Mœbius. C'est pourtant par cette "astuce", par ce qui apparaît comme un tour de passe-passe, que Lacan prétend rendre la bande de Mœbius compatible avec le tore :

> ...voici la bande de Mœbius telle qu'elle se redouble... telle qu'elle se redouble et qu'elle se montre compatible avec le tore. C'est bien pourquoi je me suis attaché à considérer le tore comme étant capable d'être découpé suivant une bande de Mœbius. Il y suffit, il y suffit — voilà le tore — qu'on y découpe non pas une bande de Mœbius mais une bande de Mœbius double.

Ce tour de passe-passe rend, du coup, la lecture de ce qui est chiffré avec cette opération difficile. Lacan choisit de bande de Mœbius pour, suivant ses propres termes, exprimer le fait que la conjonction d'un endroit et d'un envers est quelque chose qui symbolise assez bien l'union du conscient et de l'inconscient. Mais comment lire cette union du conscient et de l'inconscient ? Il est en effet impossible de passer de cette bande de Mœbius double, dont chacune des faces supporte l'une le conscient, l'autre l'inconscient, à la bande de Moebius, où l'unique face met en communication conscient et inconscient, sans extraire d'abord la bande de Mœbius double du tore pour procéder ensuite à une opération tologiquement non continu, consistant en une couture (voir fig. 2)[54].

Lacan ne choisissant pas les mathèmes dont il va ensuite se faire dupe au hasard. Il faut prendre très sérieusement le fait qu'il s'appui sur une opération topologiquement non continu pour écrire cette unification du conscient et de l'inconscient. Il me semble important de ne pas faire l'impasse sur cette couture, même si nous ne savons pas comment la lire aujourd'hui. La question se pose de savoir s'il faut penser cette couture comme écrivant quelque chose, ou/et si ce qui est "écrit" tient au tour de passe-passe qu'elle effectue ? La seconde hypothèse n'est pas à négliger.

[54] *Cf.* Jean Allouch, « Ce à quoi l'unebévue obvie », *op. cit.*, p. 14.

Il faut peut-être prendre très au sérieux que l'impossible de l'opération se résolve par un tel tour. C'est peut-être précisément à ce tour de passe-passe que reviendrait un impossible à écrire, comme il revenait, par exemple, à l'illisible du « Séminaire sur "La lettre volée" » de le faire ? Ce qui pouvait alors se présenter à première vue comme une incohérence, aurait en fait cette même fonction essentielle de prendre en charge un impossible.

Quoiqu'il en soit de ce débat important, on constate ici qu'une invention langagière, unebévue, et un problème de topologie, la question de l'inscription d'une bande de Mœbius double sur un tore, fournissent, l'un comme l'autre, à Lacan, non seulement, un appui pour penser, mais qu'ils tentent encore, l'un comme l'autre, d'écrire la même mise en question d'une dichotomie conscient/inconscient. Il est frappant de constater, qu'à première vue, Lacan semble avoir trouvé un appui plus solide, avec son mathème dans la langue, unebévue, qu'avec le découpage de la bande de Mœbius sur le tore, pour penser cette unification du conscient et de l'inconscient[55]. Mais il ne faut quand même pas conclure trop vite sur ce point, faute de savoir exactement donner son sens à cette coupure.

Langue saignement Roussel

Avec son mathème radicalement non-bilingue, Lacan nous introduit, en roussellien averti, à un mouvement extraordinairement difficile à attraper. Un mouvement qui ne se saisit que dans le temps de son effectuation et qui échappe dès qu'il est effectué. Roussel est précieux, parce qu'en nous enveloppant à longueur d'œuvre dans ce mouvement il nous en donne une porte d'entrée. Pratiquer ces textes est un appui qui me semble du même ordre que celui que peut fournir la manipulation concrète des nœuds, des chambres à air, des rubans, ou de leurs dessins. Roussel nous plonge dans un mouvement qui ne cesse de nous fuir, mais qui nous laisse apercevoir, dans le temps où nous l'effectuons, comment une langue peut se retourner sur elle-même pour s'embrasser. L'appui donné par ses textes, l'étant dans la matière même de ce que nous cherchons à saisir, et qui est ce qui nous constitue, semble bien être d'une congruence radicale. Le mathème dans lalangue cherche en lui-même, dans lalangue qu'il est, la structure que lalangue nous donne. Il a bien ce côté plus radicalement au cœur de lalangue, plus radicalement *meta*, que n'importe quel autre mathème. En cela Lacan à raison de parler de « *vrais mathèmes* ».

Ne faut-il pas situer Lacan, comme Roussel, dans la lignée des fous héroïques dont celui-ci parle dans le troisième chant de *Nouvelles Impressions d'Afrique*, intitulé « La Colonne qui, léchée jusqu'à ce que la langue saigne, guérit la jaunisse » ? J'en rappelle les trois premiers vers :

> Traitement héroïque ! user avec la langue,
> Sans en rien rengainer quelle ne soit exsangue,
> Après mille autres fous les flancs de ce pilier !

Mais, Lacan, à user ainsi de la langue, aura-t-il guéri sa jaunisse ? Ce n'est pas sûr, ne dit-il pas lui-même dans le dernière séance de *L'Insu que sait de l'unebévue s'aile à mourre* qu'il n'est pas *poâtassé* :

> Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation, et c'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique, à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas *poâte* je ne ne suis pas *poâtassé.*

[55] Je remarque que ce simple constat d'une stricte identité de traitement entre ses écritures, cette façon de les suivre, les unes comme les autres, jusqu'au bout de leur logique propre, est une indication supplémentaire qu'unebévue a pour Lacan un statut de mathème.

Il en aura pourtant pas peu fait pour user de la langue jusqu'à ce qu'elle soit exsangue. Le mathème unebévue, n'en est pas la seule, mais peut-être la meilleure illustration. Après son dégagement je ne crois pas abusif d'apparenter Lacan à Roussel. Lacan semble nous y inviter quand, après s'être plaint de ne pas être *poâtassé*, il dit :

> ...pourquoi tout s'engloutit-il dans la parenté la plus plate ? Pourquoi les gens qui viennent nous parler, en psychanalyse, ne nous parlent-ils que d'c'la ? Pourquoi n'dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un *poâte*, par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le *paspoâtassé* ? Un *poâte* on a autant de parenté avec lui… Pourquoi la psychanalyse oriente-t-elle les gens qui s'y assouplissent... les oriente-t-elle, au nom de quoi, vers leurs souvenirs d'enfance ? Pourquoi est-ce que... pourquoi est-ce qu'ils ne s'orienteraient pas vers l'apparentement à un *poâte*, un *poâte* entre autres, n'importe lequel ? Même un *poâte* est très communément ce qu'on appelle un débile mental. On ne voit pas pourquoi un *poâte* ferait exception.